

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE MONTREAL,

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 3^{me} JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO DE L'ECHO PARAITRA LE 5 DÉCEMBRE.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 15 Novembre 1860.

No. 22.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Lecture de M. Rameau, La Race française en Amérique. (suite et fin.)—Oraison funèbre des *Volontaires* catholiques de l'armée pontificale, morts pour la défense du St. Siège, par Mgr. Dupanloup, Evêque d'Orléans.—Guérisons obtenues par l'intercession de Notre-Dame de Pitié.

La fin de la lecture du Rév. Messire Billion, sur l'histoire de l'ÉLECTRICITÉ, paraîtra au numéro 23.

Chronique de la Quinzaine.

SOMMAIRE.—Triomphe du mal, l'infamie des hommes et des moyens qu'il emploie.—La honte qui l'attend.—Démonstrations énergiques de plusieurs Evêques.—Mgr. Gerbet.—Mgr. Dupanloup.—Les catholiques éminents, M. de Falloux.—M. Cochin—M. de Montalembert.

La duplicité et la mauvaise foi occupent une déplorable place dans les événements du jour. Le succès est au mal, à la perfidie et à la violence.

L'Italie des grands caractères et des magnifiques génies, qui nous offre encore, grâce à Dieu, tant de nobles et dignes noms, est réduite à livrer la scène presque sans conteste, à un état de choses abominable et aux plus ignobles personnages.

L'Italie catholique, l'appui et la confidente des Papes, leur auxiliaire dévouée dans les grandes œuvres de la Propagande Catholique, qui possède encore tant et de si beaux caractères, semble néanmoins éclipsée en ce moment par la force des événements et des circonstances, par le triomphe d'une Société sans loi comme sans aveu, qui ne peut être considérée, quoiqu'elle fasse et quoiqu'il arrive, que comme la lie d'un peuple Chrétien et civilisé.

Il y a toujours dans tout pays, une tribu plus ou moins nombreuse de scélérats et de fripons, de bandits, c'est le malheur des grandes sociétés et des grandes agglomérations d'hommes; contre elle les honnêtes gens sont mis en défense par les prévisions des législateurs, par la vigilance de l'administration et l'habileté des gouvernants; mais quelle triste phase à parcourir, lorsque cette clique redoutable voit ses principes l'emporter, ses maximes

trionpher et tout l'Etat conduit par des inspirations et des sentiments qu'il a précisément mission de combattre et d'écraser.

Voilà, il nous semble, ce qui se passe en Italie. Les démarches de la politique n'apparaissent à nos yeux que comme des tissus des roueries les plus honteuses et des dissimulations les plus ignobles, et les opérations militaires à Palerme, comme à Naples, à Reggio comme à Castel-Fidardo, ont, à s'y méprendre, l'allure de vrais coupe-gorges et de guet-à-pens.

Les évêques de France ont noblement élevé la voix et ont caractérisé la situation par des paroles qui resteront pour l'enseignement de la postérité, et, en attendant, pour la consolation et le soutien des honnêtes gens.

Mgr. Dupanloup a trouvé les plus touchants accents, que l'*Echo Paroissial* se fait un devoir de reproduire dans ses colonnes: Mgr. Pie a dit les plus fortes et les plus dures vérités; plaise à Dieu qu'elles soient écoutées; Mgr. Gerbet a égalé, sinon surpassé, les pages les plus magnifiques qu'il ait jamais écrites.

Ne pouvant citer tout, rappelons-en, au moins, quelques traits:

“ La perfidie et la violence ont amené, dit-il, de rapides succès.

“ Du haut des collines où ils sont parvenus, les avant-postes de l'armée sarde ont pu voir la Croix du Dôme de St. Pierre, et les pieds de ses chevaux ont foulé les champs qui mènent aux Catacombes des Martyrs.

Mais de quels moyens une puissance catholique s'est-elle servie pour un tel triomphe?

“ Des hordes de bandits ont été envoyés comme agents provocateurs. Des hommes de sac et de corde ont été les éclaireurs et les fourriers de régiments qui portent sur leurs étendards non le *Croissant* de Mahomet, mais la Croix de Savoie.

“ Enfin, continue Mgr. Gerbet, à quels mensonges n'a-t-on pas recouru en se mettant en marche. Les troupes ont déclaré qu'elles ne venaient pas envahir les frontières romaines, mais, qu'au contraire, elles

“venaient les défendre contre des bandes d'aventuriers qui pourraient tenter d'y faire irruption.”

Voilà ce qui a été dit d'abord ; au bout de quelques jours on a modifié légèrement ce langage, et l'on a dit que “l'on protégerait les Etats Romains, bien que l'on vit avec peine que l'armée du St. Père ne fût pas exclusivement indigène.”

Enfin, quand on vit qu'on pouvait lever le masque, on écrivit sur un ton de menace “que l'on envahissait l'Etat Romain parce que l'armée n'était pas exclusivement indigène,” et avant même que la lettre ait pu être répondue, avant qu'on ait laissé le temps que le droit des gens exige pour toute déclaration de guerre, on entra sur le territoire du St. Père, cherchant ainsi à surprendre une armée sans défiance et non encore complètement organisée.

“Cette déloyauté, dit Mgr. Gerbet, a fait de cette campagne un guet-à-pens d'un bout à l'autre, et les dépêches hypocrites de Turin sont tachées du sang des dernières victimes même qui ont succombé sous Ancône.”

Et d'ailleurs de quel droit le Piémont prescrit-il à un Etat indépendant ce qu'il doit faire dans son organisation intérieure ? et de quel droit de plus lui refuse-t-il ce que tous les Souverains regardent comme licite et permis pour chacun d'eux ?

Comment ne veut-il pas d'auxiliaires étrangers à Rome lorsque la France y tient un *Corps d'Occupation* ; lorsque naguère encore, on conseillait au Pape dans de grandes brochures, si connues, de confier sa garde à des troupes fournies par les divers Etats de l'Italie ; lorsqu'on ne conteste pas ce droit à aucun Souverain en Europe et lorsqu'il serait surtout injuste de le contester à Celui qui, étant le Père de tous les catholiques, doit pouvoir accueillir ceux de ses fils qui demandent d'eux-mêmes d'entrer dans les troupes pontificales et de concourir à la défense de l'Eglise.”

Tels sont les prétextes dont le gouvernement appuie ses entreprises criminelles et sacrilèges, le tout fortifié d'autres raisons subsidiaires aussi dérisoires, “c'est qu'il prétend venir pour protéger les autorités pontificales, qu'il veut rétablir en Italie les bases de l'ordre moral,” et même il va plus loin et pousse le mensonge jusqu'au blasphème, disant “que ses succès sont une récompense divine, parce que lui, il sert Dieu et que le Pape ne le sert pas. Nous voyons en tout ceci l'accomplissement d'une juste loi, qui domine la parole humaine. Quand un homme d'esprit essaie de justifier sa conduite par des raisons solles, c'est qu'il cache les vraies. Quand il extravague dans ce qu'il dit, c'est qu'il a honte de ce qu'il veut. Quand il se résigne à être manifestement un hâbleur, c'est qu'il sent dans son âme quelque chose de plus déshonorant que le mensonge de sa bouche. Les gouvernements n'échappent pas à cette loi, ou plutôt elle pèse particulièrement sur eux. Lorsqu'ils se livrent à la perversité,

elle les condamne inexorablement à l'absurdité ; c'est leur première punition.”

Plus loin, Mgr. Gerbet exposant dans l'expédition piémontaise le mépris du droit des gens, l'oubli des lois de l'honneur militaire : “les troupes de Victor Emmanuel pénétrant dans les Etats de l'Eglise, sans déclaration de guerre, c'est-à-dire avec escalade et effraction comme des voleurs de nuit,” montre que toutes ces violations des lois qui régissent la guerre reculent la société jusqu'au droit payen, et font du chef de l'entreprise un chef de la race des Vandales, un Genserich qui croit qu'on ne le reconnaîtra pas parce qu'il s'est fait Machiavel.

Il passe ensuite aux héroïques défenseurs de la Papauté, non pas vaincus, mais assassinés. Cernés par des multitudes de soldats, environnés, écrasés de loin par des armes terribles, succombant comme les martyrs de la Légion Thébaine, placés comme eux dans des conditions telles, qu'ils savaient qu'ils ne pouvaient vaincre, pas même se défendre, mais qu'ils ne pouvaient que mourir pour la foi qu'ils professaient.

Aussi, dit Mgr. Gerbet, les champs de Castelfidardo et de Lorelle auront, dans les Annales de la Religion, une place presque aussi belle que celle qui est réservée à la Vallée d'Agaune.

On sait que six mille soldats chrétiens de l'armée de Dioclétien, vers l'an 303, furent sommés de sacrifier aux faux dieux dans les Montagnes de la Suisse, vers cette ville que l'on appelait Agaune, et qui s'appelle maintenant St. Maurice. On sait que ces nobles chrétiens, avec St. Maurice à leur tête, qui étaient tous originaires de l'Egypte et des pays de la Thébainde, célèbres à tant de titres, refusèrent héroïquement d'obéir aux ennemis de Dieu, qu'ils furent décimés deux fois de suite par les légions impériales, et que le reste résistant encore fut massacré. Mais il ne faut pas oublier que c'est peu de temps après, que Constantin défaisait ses ennemis et se proclamait protecteur des chrétiens.

C'est à ce fait que Mgr. Gerbet fait allusion, l'invoquant comme témoignage de la confiance que nous devons avoir pour le sang des martyrs.

Nous terminons par une pensée qui vient magnifiquement se joindre à tant d'autres si belles, nous devons sans-doute prier pour ces âmes chéries, mais avec quelle confiance, puisqu'elles se sont dévouées pour Celui à qui il a été dit :

“Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux.”

Mgr. Dupanloup, Mgr. Pie, Mgr. Gerbet ont donc hautement proclamé les droits de la justice et de la vérité, et cela avec tout l'éclat et la force que l'on pouvait attendre de leur talent. Nous citons aussi avec bonheur un écrit de M. de Montalembert que l'espace ne nous permet pas de reproduire ici, mais qui a paru dans plusieurs journaux religieux de France et du Canada : nous mentionnons ces manifestations avec bonheur, parce qu'il nous semble qu'elles doivent

avoir une haute influence sur le mouvement des esprits.

Quand les discussions de la liberté de l'enseignement eurent lieu, les discours remarquables de M. de Montalembert, de M. Beugnot, de Mgr. Parisis, de M. Lenormand, etc., se trouverent, au bout d'un certain temps, avoir incliné l'opinion publique à des sentiments dont elle était bien éloignée auparavant.

Et faut-il s'en étonner, les armes de l'Eglise sont la prière, la persuasion, et ni l'une ni l'autre nous ont encore manqué cette fois, nous aimons à le croire, et de plus, est venu s'y joindre le sacrifice et le sang des martyrs. Nous pourrions donc même croire que la délivrance est proche. Ah! que le ciel abrège cette épreuve pour le soulagement de ceux qui la souffrent comme pour le salut de ceux qui peuvent y exposer et y perdre les biens éternels.

Lecture de M. Rameau :

LA RACE FRANÇAISE EN AMERIQUE.

(Suite et fin. Voir page 330.)

Après ces populations presque toutes sorties du Canada, il nous reste à parler des Louisianais et des Acadiens. Les commencements de la Louisiane ne sont point, vous le savez, étrangers à l'histoire du Canada, et le nom d'une des plus illustres familles de cette cité, celui des Lemoine d'Iberville et de Bienville, est une gloire commune à l'un et à l'autre pays. Depuis lors, d'assez nombreuses immigrations françaises ont concouru à former la population franco-louisianaise, et une masse assez considérable d'Acadiens, qui s'y réfugièrent, de 1764 à 1780, n'a pas peu contribué à son développement. Ces Acadiens se sont même conservés beaucoup plus à l'écart des Américains que le reste des Louisianais, et leurs descendants peuplent presque exclusivement quelques Comtés situés au Sud du Mississipi, notamment ceux des Opelousas et de St. Landry. C'est l'un d'entre eux, M. Thibaudeau, aujourd'hui un des personnages les plus considérables de la Louisiane, qui est le fondateur de Thibaudeauville, la seconde ville de l'Etat.

L'ensemble des Franco-Louisianais peut s'élever aujourd'hui au chiffre de 100,000 habitants, principalement établis dans la ville même de la Nouvelle-Orléans, et dans son voisinage, au Sud du Mississipi et sur les bords de la Rivière Rouge. Il est malheureux que leur développement n'ait jamais pu s'opérer sur la même échelle que le vôtre, fait qui tient à plusieurs causes, dont les plus notables sont l'insalubrité du climat et la grande élévation de la température ; il est remarquable, en effet, que la fécondité de la race européenne diminue sensiblement à mesure que l'on s'approche de l'Equateur. C'est la Louisiane qui présente, après le Canada, la masse de la population française la plus compacte et la plus forte qui soit en Amérique, je regrette donc infiniment de ne pouvoir m'étendre davantage sur sa situation matérielle et morale. Mais les limites trop courtes du temps dont je dispose m'obligent à me restreindre, d'autant plus

que je désire entrer dans quelques détails sur l'autre race Franco-Américaine qui vous touche de plus près, et qui, peut-être, vous est moins connue ; je veux parler des Acadiens, ce peuple si infortuné, si ignoré et si digne d'intérêt.

Je ne puis vous rappeler ici toutes les catastrophes de leur malheureuse et dramatique histoire, ni vous signaler même les diverses et navrantes vicissitudes qui signalèrent leur retour, lorsque, après la paix de 1763, les débris de ce peuple revinrent former de nouveaux établissements autour du pays qu'avaient autrefois défriché leurs aïeux. Une telle entreprise exigerait plusieurs séances, sous peine d'être écourtée, et c'est une de ces tâches qui ne peuvent point être accomplies à moitié.

Je vous rappellerai seulement qu'en 1763, les Acadiens se trouvaient dispersés ; aux Etats-Unis, où ils étaient prisonniers ; en France, où les Anglais en avaient transporté une partie ; au Canada où un grand nombre s'étaient réfugiés ; et, enfin, dans presque toutes les forêts de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Isle du Prince Edouard, où beaucoup de ces malheureuses familles, échappées aux poursuites des Anglais, se cachaient errantes et misérables, depuis la proscription qui les avait dépouillés. Après la pacification, en 1764, une grande partie de ceux qui étaient aux Etats-Unis, et quelques-uns de ceux qui s'étaient réfugiés au Canada revinrent vers leur patrie, à travers toutes sortes de souffrances et de privations, dans l'espoir d'y recouvrer tout ou partie de leurs anciennes et riches possessions. Ils furent déçus dans cette espérance, leurs terres avaient été données aux miliciens même qui les avaient pillé ; mais s'étant retrouvés ainsi sur leur terre natale, réunis à ceux des Acadiens qui étaient restés errants et cachés dans les bois, ils préférèrent demeurer sur les côtes désertes, où ils étaient ainsi réunis ensemble, que de se disperser de nouveau pour aller au loin, avec beaucoup de fatigues, entreprendre des établissements tout aussi laborieux que ceux qu'ils pouvaient former immédiatement autour d'eux.

Partout où ils se trouvèrent portés, par ce pèlerinage de retour vers leur patrie, ils restèrent ; tout ce qui se trouvait d'Acadiens disséminés dans les forêts, revinrent joindre les nouveaux établissements, chacun à sa portée la plus proche ; telle a été l'origine des divers groupes, parmi lesquels se trouve aujourd'hui dispersée cette population dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et les Iles du Golfe St. Laurent. On en peut compter sept principaux :

Le 1er, au Sud de la Nouvelle-Ecosse, sur la Baie Ste. Marie, et celle de Tousquet.

Le 2e, à 4 lieues d'Halifax, à Chezcook.

Le 3e, qui se partage entre le Sud du Cap Breton et le Nord de la Nouvelle-Ecosse.

Le 4e, au Nord du Cap Breton.

Le 5e, dans l'Isle du Prince Edouard, à St. Jean.

Le 6e, vers l'isthme de Shédiac, en remontant au Nord, le long du Golfe S. Laurent jusqu'à la rivière de Miramichi.

Le 7e, sur la Baie-des-Chaleurs.

De la Baie-des-Chaleurs à la Baie Ste. Marie, c'est-à-dire du Nord au Sud de cet établissement, il y a environ 120 lieues, et autant environ de la Baie-des-Chaleurs à Chezetcook, c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est. Lorsqu'ils se rétablirent dans cet immense pays, ils étaient au plus 4,000; ce petit nombre d'Acadiens était donc dispersé sur un espace de 15,000 lieues carrées; non-seulement ils se trouvaient ainsi extrêmement morcelés et séparés par d'énormes distances, mais un grand nombre de colonies anglaises s'étaient établies dans toutes ces contrées; les unes datant de la fondation d'Halifax, en 1749, les autres ayant été mises en possession, par le gouvernement anglais, des riches héritages dont on avait spolié les Acadiens en 1755. Ces Anglais étaient dès lors dix fois plus nombreux qu'eux, cependant, en dépit de leur dispersion, de leur pauvreté et de la multitude étrangère qui divisait leurs établissements et les entourait, les Acadiens demeurèrent imperturbablement attachés à leur religion, à leur langue et à leurs traditions. Je viens de visiter toutes ces paroisses, et je puis vous certifier qu'il n'en est pas une seule où on ne puisse se croire dans une *paroisse canadienne*; et rien n'est plus singulier et plus touchant à la fois que de trouver ainsi, çà et là, au milieu de ce pays tout anglais, ces petits oasis français où tout le monde parle la douce langue qui a bercé notre enfance.

Il n'est donc pas un seul de ces groupes primitivement formés que l'on ne retrouve aujourd'hui parfaitement conservé, et même, la plupart du temps, considérablement développé. Le premier hameau, fondé en chaque endroit par les quelques familles qui vinrent s'y réfugier, est devenu le germe de plusieurs paroisses, qui, encore maintenant, continuent ce même mouvement d'expansion, partout où les circonstances et l'envahissement des autres immigrants ne l'ont point empêché. Il me serait difficile de vous en montrer l'application dans chaque Canton, mais quelques détails sur le premier groupe, celui qui est établi à la Baie Ste. Marie, pourront vous donner une idée générale de ces établissements.

Rien de plus touchant que l'origine de cette petite Colonie; un grand nombre de familles Acadiennes, retenues prisonnières aux Etats-Unis, entreprirent, après la paix de 1763, de regagner leur patrie, et leur anciens foyers, ils partirent à pied, presque sans ressources avec leurs femmes et leurs enfants, pour remonter le long de la Baie de Fundy jusqu'à l'isthme de Shédiac, à travers un pays alors complètement inhabité et sauvage. Quelles durent être les tristes péripéties et les souffrances inouïes de ce douloureux pèlerinage de près de 100 lieues? Nul ne le sait, mais le peu que l'on en apprend par les traditions conservées dans leur famille, inspire à la fois une grande

pitie pour leurs malheurs, et une admiration plus grande pour leur énergique persévérance.—En arrivant à l'isthme de Shédiac, ils se trouvèrent rejoindre une partie de leurs compatriotes qui avaient échappé à la proscription, en se cachant dans les forêts du Nouveau-Brunswick; là, ils apprirent que leurs héritages étaient perdus sans ressource et avaient été distribués à ces misérables miliciens de la Nouvelle-Angleterre qui étaient venus les piller. La plupart s'arrêtèrent alors, et réunis aux Acadiens demeurés dans le pays, ils devinrent l'origine d'une grande partie de la nombreuse population Acadienne qui peuple aujourd'hui les côtes Nord-Est du Nouveau-Brunswick. Mais 30 de ces familles ne voulurent point demeurer, et se résolurent d'aller jusqu'au bout revoir les lieux où ils étaient nés, et s'efforcer d'y rentrer.

Ils poursuivirent donc cette route laborieuse et patriotique, ils tournèrent la Baie-de-Fundy, ils purent revoir les belles campagnes de Beaubassin, les riches cantons de Cobeguet et des Mines, mais ils ne purent s'y arrêter, des mains avides et spoliatrices s'étaient emparées de la terre; ils descendirent jusqu'au Port-Royal, et, là aussi, ils eurent la douleur de voir toutes leurs anciennes fermes occupées par des étrangers.

Cependant ils étaient ainsi arrivés au terme des anciens établissements Acadiens, et se trouvant hors d'état de refaire leur pénible et triste voyage, ils acceptèrent l'offre que leur fit le Commandant Anglais de s'établir sur la côte alors déserte de la Baie-Ste-Marie, à une vingtaine de lieues au Sud de Port-Royal. Quelques-uns d'entre eux allèrent rejoindre, un peu plus à l'ouest, des Acadiens réfugiés dans les bois qui venaient de s'installer sur la Baie-de-Tousquet, à l'embouchure de la Rivière-aux-Anguilles; enfin, dans le même temps, sept ou huit familles vinrent directement de Boston débarquer encore un peu plus à l'ouest, sur une petite presque île appelée Pomcoup ou Pubnico. Tel a été le commencement des 3 Colonies de Ste.-Marie, de la Rivière-aux-Anguilles et de Pomcoup.—Séparées les unes des autres par 12 lieues et 6 lieues; le tout ne comportait pas, vous le voyez, au début plus d'une soixantaine de familles; or, aujourd'hui la Baie-Ste-Marie compte six paroisses, savoir, Ste. Croix de Sissibou, St. Bernard, Corberry, Ste. Marie, Methegan et la Rivière-aux-Saumons, peuplées de 6,500 Acadiens. La Baie-de-Tousquet en compte trois: St. Michel, Ste. Anne et les Forkes avec 3,000 âmes, et enfin la petite presque île de Pomcoup ou Pubnico établie primitivement par 8 familles est peuplée de 800 âmes. Ces trois petits groupes, quoique séparés par des villages Anglais, ont toujours été assez intimement unis; ils ont été puissamment secondés et soutenus dans leur développement matériel et moral par la présence d'un prêtre français, émigré, qui s'y établit en 1798, le bon Abbé Sigoigne, qui a été le père de ce pays; c'est à ses enseignements et à sa sollicitude que ce district Acadien doit une situation, à laquelle beaucoup d'autres, même plus considérables,

n'ont pu encore parvenir. Ainsi, ils ont toujours eu une existence politique dans la Nouvelle-Ecosse; toujours, ils ont eu des *Représentants* au Parlement et, aujourd'hui encore, ils ont un Député à la Chambre, et un membre au Corps Législatif. C'est ainsi que les Colonies Acadiennes, souvent commencées par un hameau de quelques familles, sont arrivées à se multiplier en plusieurs paroisses.

Le 2^{me} groupe, près d'Halifax, ne compte, il est vrai, qu'un village, celui de Chezetook, peuplé de 1,300 âmes, mais, s'il en est ainsi, c'est parce qu'il a fourni aux paroisses qui suivent de nombreux émigrants qui s'éloignaient de ces côtes rocheuses et peu fertiles.

Le 3^{me} groupe, situé à 30 lieues au Nord du précédent, comprend quatre paroisses sur la rive Nord de la Nouvelle-Ecosse. Le Hâvre à la Mélasse, le Hâvre Bouché, Tracadie et Pomquet; deux paroisses dans l'île Madame, Arichat et Descousse; deux sur la rive Sud du Cap Breton, l'Ardoise et la rivière Bourgeois, le tout peuplé de 12 à 13,000 âmes.

Le 4^{me}, au Nord de l'île du Cap Breton, contient 9,000 âmes; et le 5^{me}, dans l'île du Prince Edouard, 15,000 en 5 ou 6 paroisses.

Le 6^{me}, situé dans le Nouveau-Brunswick, depuis l'isthme de Shediac jusqu'à Miramichi, comprend 19,000 Acadiens, répartis en 15 paroisses dont les principales sont Memerancooke, Shediac, Cocagne et Bouctouche. Ces paroisses se suivent presque sans interruption le long du Golfe St.-Laurent, c'est le lieu où les Acadiens ont les meilleures terres et les meilleurs établissements; et dans quelques-unes de celles qui sont le plus au Nord, il existe encore en arrière de vastes territoires vacants; mais il serait urgent qu'ils pussent les occuper promptement ou qu'ils fussent aidés à le faire, parce que les habitants Anglais de la Rivière St.-Jean commencent beaucoup à se porter vers ce Canton.

Enfin, le 7^{me} et dernier groupe s'étend sur les deux rives de la Baie-des-Chaleurs; on y compte 18,000 âmes dans 14 paroisses, parmi lesquelles je vous signalerai Tracadie, ce malheureux village où se trouve la maladie de la *lèpre*, Caraquette, Bathurst, Tracadigast et Bonaventure.

Ce dernier district Acadien vous est contigu, à ce point qu'une partie est comprise dans le Bas-Canada, comté de Bonaventure; ils bordent généralement la côte, mais dans l'intérieur du pays les terres sont presque entièrement vacantes; et rien ne serait plus facile que de les aider tant pour leur instruction que pour leur expansion dans cette contrée.

L'ensemble de toutes ces populations forme donc, vous le voyez, 85,000 personnes, et si l'on y ajoute celles de Madawaska avec celles du Labrador et de la côte de Terre-Neuve, on peut voir que le chiffre actuel des Acadiens dépasse beaucoup 100,000 âmes.

Il vous est facile d'apprécier maintenant, Messieurs, la conservation, la progression et la situation

présente des populations Acadiennes dans les provinces qui vous touchent. Cette conservation religieuse et nationale est d'autant plus remarquable qu'elle s'est effectuée à travers des difficultés que vous-mêmes n'avez pas connues, malgré les malheurs de votre histoire. Nous venons de voir comment s'était opéré leur rétablissement par groupes fort petits, fort éloignés les uns des autres, et il est déjà très surprenant que cette extrême dispersion, combinée avec l'interposition de populations étrangères beaucoup plus nombreuses, n'ait pas abouti à leur absorption; mais encore dois-je vous signaler ici un fait beaucoup plus grave et auquel vous avez eu le bonheur d'échapper; fait important et très instructif à étudier dans ses conséquences, comme vous allez en juger.

Ce peuple pauvre, ignorant, isolé, n'a point eu, comme vous, le poids d'appui si fort et si fécond que vous avez trouvé dans votre clergé. Après la conquête de 1763, la colonie Française se trouva, il est vrai, au Canada, en un état de délaissement complet et dépourvu de tout aiguillon d'activité intérieure. Le gouvernement normal venait de cesser et était remplacé par une administration complètement étrangère au langage, aux habitudes, à tous les sentiments des habitants, et plutôt désireuse de leur annihilation que de leur avancement.

Le seigneur qui pendant longtemps avait été le centre d'action de la paroisse, avait presque partout disparu dans la tourmente; il n'existait pas même l'ombre d'une organisation ni d'une vie municipale, que jamais l'administration Française n'avait voulu créer.

Les habitants, accoutumés au simple roulement de leur existence de famille, avaient généralement peu de science, et étaient sans aucune expérience du monde et du mouvement général d'une société. La paroisse Française se trouvait donc socialement et politiquement comme un vaisseau *désarmé*, n'ayant aucun aiguillon d'activité intérieure, aucune vie propre, et abandonnée à la direction fortuite qu'elle pouvait recevoir par l'application continuée des *us et coutumes* où chacun était enroutiné.

Mais dans chacune il était resté le curé, et cela suffit pour imprimer partout une action à la fois particulière et générale qui tendait au développement de toutes les parties dans un ordre d'ensemble qui a fait le salut et la force de la *Race Canadienne*. C'est le Curé qui partout chercha à organiser quelque enseignement, se mettant lui-même à l'œuvre, à défaut d'autres ressources; en instruisant un certain nombre d'enfants; c'est lui qui relevait et soutenait l'énergie morale de tous ces hommes simples et trop bons au milieu de l'envahissement des étrangers, qui les mettait en garde non seulement contre la corruption des mœurs et de la foi, mais encore contre toutes ces roueries si familières aux hommes dans un état social plus avancé et toujours si funestes aux populations honnêtes et naïves, dépourvues de l'expérience du monde. C'est

encore le curé qui s'efforça de semer dans la famille l'esprit d'ordre, d'économie et de progrès qui organisa et qui aiguillonna l'expansion des habitants sur des terres neuves ; secondé, de temps à autres, par quelque Missionnaire courageux qui venait se mettre à la tête de la fondation des paroisses nouvelles. Ces hommes étaient devenus à la fois, par la nécessité des temps, les pasteurs spirituels de la famille et les pasteurs temporels des peuples ; nul de vous ne l'ignore, c'est ainsi que s'est fait votre progrès, et si nous reportons notre attention sur la croissance des paroisses Acadiennes, vous pourrez mieux juger encore de quelle utilité a été à votre patrie cette organisation bienfaisante et puissante qui s'est trouvée au milieu d'elle dans ses malheurs.

Lorsque les Acadiens vinrent se rétablir dans leurs foyers, je ne sache pas qu'il se trouva, dans toute l'immense région où ils se dispersèrent, aucun autre prêtre que le Père Maillard, demeuré caché dans la forêt du Nouveau Brunswick, avec les proscrits qui y avaient cherché un refuge ; tous ces anciens et illustres confesseurs, qui avaient partagé les désastres des Acadiens et soutenu leur courage, étaient disparus ; l'héroïque Abbé Leloutré avait été pris par les Anglais et enfermé au château de Jersey. Quand il en sortit, toujours dévoué à ce pauvre peuple, il avait été retrouver les exilés qui étaient en France, et en ce moment, il était occupé à les établir dans l'île de Belle-Ile, sur les côtes de Bretagne.

L'Abbé Desenelaves, après avoir longtemps erré avec sa petite congrégation dans le Sud-Est de la Nouvelle-Ecosse, avait vu son troupeau atteint, dispersé en partie, capturé par les Anglais, et il était parvenu à regagner la France.

L'Abbé Maillard restait donc seul pour évangéliser ces communautés chrétiennes, éparses sur une longueur de plus de 120 lieues.

Durant 32 ans, jusqu'en 1798, ces pauvres peuples restèrent dans cet état de délaissement, n'ayant en tout que deux ou trois Missionnaires qui parcouraient le pays, s'arrêtant quinze jours dans un endroit, huit jours dans un autre. Parfois certaines localités, trop éloignées et peu nombreuses, restaient deux ans sans voir de prêtres. Quand le Missionnaire mourait, cette interruption de tout service et de tout enseignement religieux se prolongeait bien plus encore.

Enfin, vers la fin du 18^{me} siècle, cet état de chose fut assez considérablement modifié pour que ces Missions pussent compter 8 ou 9 ouvriers apostoliques. C'était un grand progrès, mais encore c'était bien peu, puisque certains villages se trouvaient à 20 ou 25 lieues de la résidence habituelle de leur Curé.

Depuis une trentaine d'années, ce nombre s'est sensiblement accru, et cependant encore, à l'heure présente, les 66 paroisses Acadiennes qui se trouvent hors du Canada, et qui comptent 80,000 âmes ne possèdent que 31 prêtres ; il en est encore où l'on ne célèbre pas la Messe plus de 10 ou 12 fois par an ;

sur ces 31 prêtres, 15 seulement sont François, et parmi les prêtres Irlandais et Anglais plusieurs comprennent mal la langue Française ; et sont absorbés par les soins qu'ils doivent donner à d'autres paroisses peuplées de leurs nationaux.

Ces populations se sont donc trouvées longtemps presque dénuées de tout secours religieux ; même aujourd'hui, les ecclésiastiques y sont trop peu nombreux pour pouvoir prodiguer partout cette sollicitude paternelle, incessante dont la principale utilité ressort surtout du contact journalier et en quelque sorte affectueux du pasteur avec son troupeau.

La paroisse Acadienne n'a donc presque jamais possédé cet avantage inappréciable qui a été départi aux Paroisses Canadiennes ; une existence vivante et intelligente qui étant la personnification des sentiments, des besoins et de la confiance de tous, devenait un point central, d'où partait la direction de l'activité commune pour la plus grande utilité de la société. De là qu'est-il résulté ?

L'instruction est restée nulle, et personne parmi eux ne s'élevant jusqu'aux professions libérales, ils ont été constamment exploités dans la politique, dans le commerce, dans toutes les relations civiles de la vie, par un petit nombre d'étrangers intrigants et rusés qui sont venus s'établir au milieu d'eux : comme ces hommes n'y sont venus que dans la but déterminé d'y gagner de l'argent ou une situation, comme ils ne sont liés avec eux ni par la parenté ni par une existence commune, ni par la religion, ni par les mœurs, n'ayant en un mot aucune considération à ménager avec eux, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir, ils les ont exploités sans mesure, et quelquefois les ont réduits à une sorte de servage qui rappelle les plus dures époques de la féodalité et qui, pour s'être entouré de toutes les précautions légales, n'en est que plus odieux par l'hypocrisie de ses formes.

Simple comme des enfants, pleins d'une bonne foi cordiale et trop confiante, sans amis, sans conseils, ou entourés de conseils perfides, ils se sont trouvés sans défense contre les marchands, contre les hommes de lois, contre toute cette rouerie des âmes médiocres, qui se croient habiles parce qu'elles ont bénéficié du frottement des sociétés civilisées. Ces hommes qui ne sont que les corrompus de nos cités, sont l'objet du dédain des gens véritablement instruits et intelligents, qui ne sauraient être leurs dupes ; mais leur misérable astuce est infiniment dangereuse pour ces populations primitives, inexpérimentées, qu'ils croient au-dessous d'eux, tandis que celles-ci ignorent seulement le droit qu'elles ont de les mépriser ; et les Acadiens n'avaient pas de curés pour le leur apprendre.

Par suite de cette même ignorance, ils se sont perdus de vue les uns les autres, et perdant ainsi l'idée de leur ensemble, ils se sont trouvés privés de ce ressort moral qui résulte, pour chaque homme, de la

conscience du grand nombre, en une communauté partagée d'origine, d'idées et de tendances. Le moindre effort de ceux-ci excite et encourage les efforts de ceux-là, et cet effet, repercuté des uns aux autres, entraîne avec une émulation et une confiance toujours redoublée, l'action générale vers une énergie qu'elle n'aurait jamais connue. Mais qui donc pouvait relever les âmes de ces pauvres familles désolées ? Qui donc pouvait leur raconter ce que devenaient leurs frères ? Le monde pour eux s'arrêtait presque toujours à quelques milles de leurs paroisses ; ils y gisaient à demi écrasés, se tenant pour heureux de rester tels qu'ils étaient, sans songer à marcher en avant.

Dans cette vue si bornée quant aux lieux et quant au temps, ils ont été presque partout assez aveuglés pour rester cantonnés sur des parcelles de terre qu'on leur avait accordées lors de leur premier établissement : ne pouvant calculer dans leur simplicité, les complications que renfermait l'avenir, ils croyaient bonnement que la terre serait toujours là, sous la main de leurs descendants multipliés. Il ne s'agissait cependant alors que d'une demande à faire, une véritable formalité à remplir ; mais comment auraient-ils connu le besoin ou la valeur réelle des formalités légales ? Comment auraient-ils pu calculer l'éventualité des émigrants, la portée si rapidement puissante de la progression de leurs familles ? Les quelques paroisses qui se précautionnèrent de terre en arrière de leurs possessions, ne le firent précisément que sur les instances et par les démarches personnelles de quelques Missionnaires qui séjournaient au milieu d'elles ; encore ces instances les remplissaient-ils d'étonnement, et ce n'était qu'en souriant qu'ils donnaient leur adhésion à ces demandes qui devaient être pour eux d'un si important résultat. Mais dans un grand nombre d'endroits, ces précautions ne furent point prises, presque partout elles furent insuffisantes ; les émigrants sont venus, déjà beaucoup de paroisses Acadiennes sont aujourd'hui cernées par une population étrangère qui leur interdit désormais toute extension, et partout, plus ou moins, ces populations ont été victimes de leur imprévoyante négligence, qui elle même n'était que le fruit de leur ignorance, de leur isolement et de leur délaissement.

Voilà, Messieurs, comment un peuple plein de foi, courageux et très-intelligent a vu sa croissance languir, et est demeuré dans l'abaissement, exploité par les émigrants Européens et Américains, circonscrits sur un espace qu'il ne tenait qu'à lui d'élargir. Vous pouvez apprécier de quelle utilité même temporelle a été à votre population presque entièrement rurale, lors de la conquête, la présence d'un Corps constitué, dévoué et éclairé, qui a été au milieu d'elle comme le levain du progrès.

Il vous est aussi facile de saisir maintenant combien la conservation des Acadiens, à travers un tel dénuement matériel et moral est chose surprenante ; car, s'ils

n'offrent point tout le développement, toute la cohésion que vous présentez vous-mêmes, il faut bien observer néanmoins que leur identité religieuse et nationale est aussi complète que celle qui se trouve en ce pays.

Bien qu'assujetti presque partout à la nécessité de parler l'Anglais, par suite de l'extrême mélange des deux races, nulle part néanmoins l'usage de la langue française n'a faibli, et c'est à peine si, dans un petit nombre de paroisses, on aperçoit dans la conversation une introduction notable de mots étrangers. La tradition de leur histoire, de leurs malheurs, de leur triste pérégrination se maintient constante, inoubliée, dans les familles, avec le souvenir et l'amour de leur origine.

Malgré leur grande dispersion et le peu d'importance relative de chacun de leurs groupes ; malgré leur mélange avec les villages Anglais, ils ne se marient guères qu'entr'eux, et c'est un fait bien notable, que l'on trouve presque dans chaque paroisse quelques familles Anglaises ou Irlandaises devenues Acadiennes par la langue, les mœurs et les relations ; tandis qu'il est presque impossible de trouver des Acadiens qui soient devenus Anglais. Fait notable et que je vous signale, comme devant corroborer les observations que déjà je vous ai présentées relativement à la puissance plus grande d'expansion et d'assimilation que vous possédez au milieu des autres peuples. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque, dans des circonstances si inégales, vous prenez presque l'avantage sur eux, tant dans l'expansion de votre race, que dans l'assimilation de la leur.

Il n'est pas jusqu'au costume que les Acadiens n'aient conservé, distinct de celui des Anglais, et plus ou moins conforme à celui qu'ils portaient autrefois dans l'Acadie. La coiffure des femmes paraît avoir consisté alors en un *bonnet* par-dessus lequel on fixait une sorte de *voile noir* retombant en arrière sur les reins, et semblable à la *mantille Espagnole* ; quelques paroisses, comme celle de la Baie-Sainte-Marie, portent encore cette coiffure entièrement et généralement conservée ; quelques autres l'ont modifiée en transformant le voile en une sorte de *fichu noir* dont la pointe tombe en arrière ; dans plusieurs endroits cette coiffure n'est plus portée que par les femmes âgées, mais partout on en retrouve si bien la trace qu'il ne peut exister aucun doute sur ce point, que telle était l'ancienne coiffure des Acadiennes.— Cette observation, sur laquelle je me suis appesanti à dessein, a achevé de me confirmer dans l'opinion où j'étais que les Acadiens sortaient d'une émigration Française plus *méridionale* que celle qui a peuplé le Canada.— Cette opinion se basait sur la nature de leurs noms, sur l'*accent* particulier et encore reconnaissable de leurs prononciations et enfin sur l'ensemble des documents et traditions que nous possédons au sujet de leur établissement.— Cette coiffure vient complètement à l'appui de ces présomptions, car

il n'y a qu'un seul endroit en France d'où ait pu leur venir ce costume si semblable à la mantille Espagnole, c'est le pays Basque ; et en effet nous savons que les pêcheurs Basques furent les premiers Européens qui fréquentèrent les côtes d'Acadie, longtemps même avant M. de Poutrincourt, et ils durent naturellement fournir souvent des recrues aux colons qui s'y établirent ; ces premiers colons eux-mêmes vinrent presque tous de la Rochelle, et du pays compris entre cette ville et Bordeaux. Ils n'y aurait donc rien d'étonnant que les Basques et les Gascons eussent donné le ton et la couleur générale à la Colonie de Port-Royal, comme les Percherons et les Poitevins le firent pour celle de Québec.

S'il est touchant de voir combien ils se sont parfaitement conservés, il est non moins intéressant d'examiner comment ils se sont étendus ; car, si malheureusement, par suite de leur inexpérience et de leur délaissement, ils se sont laissé circonscire en quelque point, il n'en a point été partout de même. En un certain nombre d'endroits, ils ont pu s'assurer une assez grande étendue de pays pour pouvoir y asseoir une petite agglomération de paroisses, adossées les unes contre les autres ; et dans plusieurs districts, l'absence d'immigration européenne laisse encore derrière eux libres et vacants d'immenses espaces, où ils peuvent se pousser et s'étendre vers la profondeur des terres ; en ces lieux, il est permis d'espérer qu'ils pourraient peupler presque exclusivement le pays, surtout si quelqu'émigration de la même langue et de la même race venait les aider à l'occuper. C'est surtout dans le Nord du Nouveau Brunswick qu'il en est ainsi ; il y a là une population de 32,000 Acadiens, répandus tout le long des côtes, depuis l'Isthme de Shediac jusqu'au fond de la Baie-des-Chaleurs, formant un angle dont l'intérieur est entièrement vacant, le terrain n'y est point montagneux, il est fertile, couvert de forêts dont la majeure partie sont des bois francs ; le climat n'y est point rigoureux ; ce pays est à la porte du Canada ; peut-être importerait-il que le Canada ne les perdit point de vue.

Mais le petit nombre de leur population, insuffisante pour occuper les territoires qui s'étendent autour d'eux, n'est pas le seul obstacle qu'ils aient à surmonter ; leur peu d'instruction, le peu de ressources qu'ils ont pour en acquérir apporte la plus grande entrave au bon emploi des forces même dont ils disposent pour multiplier leurs paroisses. Leur attachement routinier et malheureux pour le bord de la mer et l'industrie de la pêche qui les a toujours laissés pauvres, ne peut être rompue qu'à mesure que l'instruction plus répandue mûrira chez eux la réflexion, étendra les idées, et leur donnera une compréhension plus facile et plus juste de leurs meilleurs intérêts présents et à venir. N'ayant aucune action sur la vie politique et sociale de leur pays, ils supportent toutes les charges de la communauté, sans en tirer presque aucun profit, souvent bien que les plus nombreux, ils

n'ont ni députés, ni même de juges de paix, faute de compter parmi eux personne qui soit en état d'en remplir les fonctions ; et ainsi ils se trouvent impuissants et exploités sous toutes les formes de la vie publique et privée, situation qui tient pour une forte part à la grande ignorance où ils sont plongés. Car de même qu'ils manquent de prêtres ils manquent aussi d'instituteurs ; ils n'en possèdent en effet qu'un petit nombre qui soient capables et Français, ils n'ont que peu de sympathie et de confiance pour les instituteurs Anglais, et ajoutons enfin que presque toutes les paroisses sont trop pauvres et trop dispersées pour pouvoir entretenir de bons maîtres.

Peut-être le Canada pourrait-il leur venir en aide sous ce rapport, aussi bien que pour le peuplement de leur pays ; et quoiqu'il puisse arriver, en acceptant ce patronage, il accomplirait non seulement une grande œuvre, mais une œuvre d'un grand intérêt pour lui, car si la population Acadienne était secondée, rien ne lui serait plus facile que d'occuper cette partie aujourd'hui vacante du Nouveau-Brunswick qui borde le Golfe St. Laurent et qui forme les bassins du Miramichi et du Ristigouche.

Il se trouverait alors que le Canada aurait juxta posé à ses limites un pays semblable à lui-même, comme Religion, comme langue, comme origine et comme sympathie, et tout en leur donnant de la force il se serait ainsi fortifié lui-même.

Maintenant pour terminer, messieurs, jetons un coup d'œil rapide sur l'ensemble des faits que nous venons de parcourir. La Race Française compte dans l'Amérique du Nord 5 formations principales.

1° LES ACADIENS.—2° Les Canadiens.—3° Les divers groupes épars à l'Ouest des Grands-Lacs depuis LE DÉTROIT jusqu'au LAC WINNIPEG.—4° LES MISSOURIENS comprenant les villages du Sud de l'Illinois, ceux qui sont autour de Ste. Geneviève, et de St. Louis, et toutes les colonies Françaises éparses à l'Ouest sur le Missouri et vers les Grandes-Prairies.—5° LES LOUISIANAIS.

Je néglige quelques groupes excentriques et moindres, tels que ceux de Vincennes, de la Rivière-du-Chien, de l'Orégon, ainsi que les nombreuses agglomérations Françaises qui existent dans quelques villes des Etats-Unis comme à New-York, à Louisville, à Troy, à Chicago, etc. etc. Mais la classification que je viens de vous présenter peut être considérée comme embrassant à peu près l'ensemble des Français de l'Amérique du Nord, et il est remarquable que leur enchaînement dessine parfaitement la ligne des anciens postes occupés, il y a cent cinquante ans, sous la domination Française. Il ne s'agit point, messieurs, vous le concevez, de rejoindre autrement que par la pensée ces tronçons épars, mais il est permis de croire et d'espérer que tous peuvent persister, et que quelques-uns même peuvent s'accroître, s'étendre et former un bloc de population ayant sa vie propre et originale.

Les établissements des Allemands aux Etats-Unis ne peuvent laisser aucun doute sur la possibilité d'un tel résultat ; nos groupes français ont même cet avantage que vous êtes bien plus près d'eux que l'Allemagne ne l'était de ses Colons ; si donc ils se sentent soutenus, ne fut-ce que moralement par un bloc de population considérable comme le vôtre, ayant une véritable existence nationale, semblable en tout à leurs traditions et à leurs sympathies, nul doute qu'ils n'en reçoivent une grande force pour leur conservation et leur accroissement.

Or, rien ne vous est plus aisé que d'accomplir cette noble mission, du moment que vous vous mettez dans l'esprit que vous le pouvez, que vous le devez. Ayez la juste conscience de la force supérieure d'expansion et d'assimilation que vous possédez en vous-mêmes. Vous êtes aujourd'hui ici un fait acquis ; on ne déracine pas un million d'hommes, quand ce million d'hommes ne le veut pas, et si je ne me trompe, j'ai retrouvé parmi vous, battant au cœur, beaucoup trop de notre fibre française pour croire que vous vous laissiez écraser. Il n'appartient point, soyez en très sûrs, à quelques intrigants et à quelques brouillons politiques de détruire ce qui est basé sur les anciens traités, et ce qui a grandi par la persistance du courage, et du dévouement ; ce que l'on n'a pas pu faire alors que vous étiez moins de 100 mille, on ne le tentera pas aujourd'hui que vous êtes devenus par votre seul essor dix fois plus nombreux.

Ce progrès étonnant donne à la fois la mesure de votre force et celle de votre avenir ; il a reposé sur deux fortes bases qui ne vous manqueront pas, quelque soient les luttes que l'on puisse susciter contre vous.

La première, c'est votre attachement à la Religion Catholique.

La seconde, c'est le puissant développement de votre population.

L'une vous a fourni non seulement cette remarquable cohésion avec laquelle vous vous êtes soutenus, alors que les éléments de la nation étaient si faibles, si peu instruits, si dispersés ; mais encore, elle vous a donné et elle vous donne tous les jours de l'intelligence et des mœurs.

L'intelligence par le soin si vigilant que le Clergé de ce pays a toujours donné à l'instruction publique, qui sans lui y existerait à peine.—Les mœurs qui résultent de la simple et sincère pratique des enseignements religieux ; et, quand je parle des mœurs, ne croyez pas que j'en parle comme d'une de ces matières banales que le bon usage et la convenance veulent que l'on montre aux hommes, au moins de temps en temps, comme on expose dans les fêtes publiques, des mannequins de convention qu'un usage séculaire y ramène. Prenons très au sérieux ce propos des mœurs, car si vous avez quelque supériorité sur les races étrangères qui vous entourent et qui se sont imaginées être mieux que vos égales, vous ne le devez qu'à la

sévérité conservée des mœurs de ces campagnards qu'ils dédaignent et qui sont le véritable nerf de ce pays.

Il est des esprits superficiels et vulgaires qui se laissent éblouir par le mirage matériel des choses, et qui attribuent une importance supérieure au côté économique et commercial des peuples ; ces hommes ont le malheur de ne jamais voir qu'un point de l'horizon, mais c'est l'histoire toute entière des peuples qui nous apprend comment les nations grandissent, et comment elle tombent. Quand à moi je n'oublierai jamais un mot profond, échappé de la bouche d'un vieux Romain célèbre par les services qu'il rendit à son pays, le Consul Fabricius. Ayant été envoyé en ambassade près du roi Pyrrhus, il trouva cette cour toute remplie de rhéteurs qui pensèrent pouvoir éblouir aisément l'esprit de cet homme, en apparence si simple ; ils déployèrent devant lui le luxe élégant et raffiné de la Grèce, et se prirent à lui vanter la doctrine d'Épicure, doctrine qui ressemble sous bien des rapports à tant de théories qui circulent autour de vous. Le Romain les écoutait triste et pensif, et tout à coup, au lieu d'une explosion d'admiration, il les stupéfia par cette réponse terrible : *« Plaise à Dieu que toutes les nations ennemies de Rome professent de tels principes et les mettent en pratique, nous aurons bientôt conquis le monde. »*

Chacun sait comment les événements prouvèrent tout ce qu'il y avait de profond bon sens dans cette réponse. Ces fiers patriciens et ces rudes plébéiens comprenaient parfaitement que cette grande simplicité que l'on appelait chez-eux grossièreté de mœurs, était en réalité le palladium de leur force ; ils comprenaient que ni la perfection des arts, ni l'habileté commerciale, ni la puissance industrielle elle-même ne suffisaient pour fonder un peuple : et en effet, ils soumièrent la Grèce luxueuse et énervée, ils écrasèrent Carthage, la riche, l'industrielle, et ils ne succombèrent eux-mêmes qu'après avoir perdu leur propre vertu ; vainqueurs des autres peuples, mais n'ayant pas pu triompher d'eux-mêmes !

La Religion Chrétienne donne à la vertu moderne une base plus solide, et il faut espérer qu'elle pourra mieux résister que la vertu antique, à la redoutable épreuve que la civilisation impose à l'homme par le développement même de sa puissance. Seule la religion peut lui conserver, au milieu de l'enivrement de ses progrès, la retenue du cœur, ainsi qu'une mâle simplicité dans ses mœurs, et si comme le vieux Fabricius vous voulez former un vœu pour votre patrie, ah ! souhaitez, Messieurs, souhaitez qu'elle ne s'en départe jamais.

La seconde base sur laquelle s'appuie la force et la conservation de votre nationalité, c'est le puissant développement de votre population ; il est inutile de vous en donner le détail, les faits parlent assez éloquemment par eux-mêmes, et vous savez comment ce petit noyau d'hommes demeurés ici, il y a cent ans,

ont grandi en dépit de la pression, de la domination et de l'immigration étrangère. Mais maintenant, Messieurs, vous êtes arrivés à une époque où il ne suffit plus de laisser cette expansion fonctionner seule, abandonnée au hasard de son impulsion. Tel ressort qui agit utilement sans une grande surveillance sur une petite échelle, produit avec le laps de temps et l'accroissement de sa force, une action désordonnée et improductive, s'il n'intervient pas une vigilance active et toute la bonne économie d'une organisation intelligente.

Ainsi en était-il de l'expansion de votre population, tant qu'il ne s'est agi que de se pousser l'un portant l'autre, des anciennes paroisses vers les terres limitrophes encore inconcédées ; la sollicitudé des pères de famille, le zèle patriotique du peuple a pu suffire pour bien en distribuer le mouvement ; mais maintenant les circonstances sont devenues plus compliquées et la distribution de l'excédant de la jeunesse moins aisée. La relation entre la terre qu'il est utile de faire établir et la population qu'il est nécessaire de faire émigrer est devenue plus éloignée ; cette relation ne peut que difficilement s'établir toute seule, et encore n'est-ce qu'avec de grandes pertes de forces qui sont ici de grandes déperditions d'hommes. Vous ne sauriez donc trop prodiguer de soins et de sacrifices afin de diriger utilement l'expansion de votre population, c'est-à-dire porter les émigrants là où il y a besoin d'émigration ; ce qui veut dire au fond, conserver votre sol et vos citoyens par une utile juxtaposition des uns et des autres.

Or, la sympathie et le concours que vous donnerez à tous les éléments Français en Amérique ne sont que l'extension de cette même idée, votre attention et votre action doivent s'attacher à tous ces groupes anciens ou modernes qui, sortant de la même origine que vous, ont des titres à votre sympathie et peuvent ajouter à votre force ou à votre influence. Toutes les fois que vous travaillerez pour eux, soyez certains qu'au fond vous travaillerez pour vous-mêmes ; voilà pourquoi j'ai voulu appeler votre attention sur l'ensemble de tous les débris de la race Française, répandus en Amérique, et sur cette idée aussi honorable pour vous que grande pour elle-même, à savoir que vous pouvez être le point central d'appui pour la conservation et le juste développement du nom et du génie Français dans l'Amérique du Nord.

Et pour cela que faut-il faire ? Vous inquiéter de ces frères dispersés, vous mettre en relation avec eux, maintenir ces relations, devenir le centre d'une vaste société entre toutes les branches disjointes de cette grande race, et fournir vous-mêmes le type de la société Franco-Américaine.

En agissant ainsi vous servirez d'appui généreux aux faibles, vous vous procurerez un supplément de force et d'influence, et vous travaillerez à l'extension du génie Français dont vous êtes les représentants et les héritiers dans ce Continent. La race Anglo-Sa-

xonne qui a de très-précieuses qualités a aussi ses défauts ; elle manque, entre autres, de cet esprit d'organisation et de méthode si fécond pour la science, qui va de l'analyse à la synthèse et conduit l'âme à l'esprit de généralisation ; elle manque aussi de cette vision de l'idéal, qui seule emporte l'homme au dessus des considérations vulgaires dans les sphères où ont vécu ces grands maîtres qui semblent tenir du prophète autant que de l'homme, et qui sont les Rois toujours aimés, toujours incontestés de l'intelligence humaine. Mais si les Anglais pèchent sous ce rapport, les Anglo-Américains ont encore outré leurs défauts ; c'est donc à vous, les descendants de la civilisation Catholique, Greco-Latine et Française, qu'il appartient de doter le génie Américain de cette élévation, de cette ampleur du cœur et de la pensée qui ont fait la gloire et le caractère essentiel de toutes les grandes civilisations qui ont marqué dans le monde.

Vos voisins ont richement développé les qualités industrielles de l'homme, ils lui ont fait dominer la nature extérieure. Maintenant, en groupant autour de vous toutes les traditions Françaises en Amérique, toute la famille Franco-Américaine, conduisez cette société plus haut ; que l'homme apprenne par la puissance de sa réflexion sur ses sentiments et son intelligence propres, à saisir la nature extérieure, afin de s'élever au dessus de lui-même, dans ces régions supérieures de la pensée d'où les artistes éminents et les fortes intelligences ont prodigué leurs admirables trésors sur l'humanité.

Oraison Funèbre

DES VOLONTAIRES CATHOLIQUES DE L'ARMÉE PONTIFICALE, MORTS POUR LA DÉFENSE DU ST. SIÈGE,
Par Monseigneur Dupanloup, Evêque d'Orléans.

Beati eritis, quoniam quod est honoris, gloria, et virtutis Dei, super eos requiescit.—Vous serez proclamés bienheureux ; car ce qu'il y a encore ici-bas d'honneur et de gloire pure, repose sur vous, avec la vertu de Dieu.—(St. Prt., c. 4, v. 14.)

Nous venons déposer sur leur tombe lointaine, non pas des larmes, mais des louanges avec nos prières ; et sur ce qui reste d'eux ici-bas, sur le dépôt sacré de leurs cendres chéries, redire à leurs âmes immortelles : " Vous êtes bienheureuses, car ce qu'il y a encore ici-bas d'honneur et de gloire pure, repose sur vous, avec la vertu de Dieu."

Non, Dieu m'en garde ! ce n'est pas avec un sentiment de tristesse et de deuil que je monte aujourd'hui dans cette chaire, et ces crêpes funèbres qui couvrent les murs de notre vieille basilique ne peuvent voiler à mes yeux les rayons de la gloire qui les environne ; ou si je ne puis défendre la tristesse à mon cœur, au souvenir des attentats dont ils furent la victime, c'est dans mon âme, et dans toutes les âmes qui battent comme la mienne, un sentiment mêlé de fierté et de gloire : Non, il n'y a pas une âme, digne de ce nom, qui ne redise en ce moment avec moi : *Beati eritis !* Oui, vous serez proclamés bienheureux, car ce qu'il y a encore ici-bas d'honneur et de gloire pure, repose

sur vous, avec la vertu de Dieu ; *Quoniam quod est honoris, gloriæ et virtutis Dei, super vos requiescit.*

Eh ! pourquoi serais-je triste, quand je vois triompher avec eux ce qu'il y a de plus noble et de plus sacré sur la terre : l'honneur, le courage, la foi ; quand je vois dans ces jeunes gens immolés pour la plus grande des causes, non pas les soldats plus ou moins vaillants de combats vulgaires, mais de nouveaux et glorieux Machabées, qui ont livré leur âme au péril, *dederunt se periculo*, afin que les choses sacrées demeurassent debout sur la terre, *ut starent sancta* ; afin que la loi, la loi principale, qui porte toutes les autres et soutient la société tout entière, ne tombât pas ; *ut starent sancta, et lex* ; et par là je n'hésite pas à le dire avec l'Esprit de Dieu lui-même, ils ont couvert toute leur race d'une gloire incomparable ; *et gloriam magnam glorificaverunt gentem suam.*

Et voilà pourquoi, dans ce pays de France, qui sent si bien le charme exquis des grandes choses, il n'y a pas un seul homme, ayant saivgardé, dans les profondeurs de sa conscience, quelque sentiment de grandeur morale, qui n'ait une voix pour redire avec nous, à leur louange, ces nobles paroles : " Oui, vous êtes " heureux, car ce qu'il y a encore ici-bas d'honneur " et de gloire pure, repose sur vous, avec la vertu de " Dieu."

Non, non, ne les pleurons pas : leur mort est trop belle devant Dieu et devant les hommes ; car ils furent à la fois des héros et des martyrs ;

Héros dans leur dévouement et leurs prévoyances, quand ils partirent ;

Héros sur le champ de bataille, quand ils tombèrent ;

Martyrs, car ils se dévouèrent librement pour Dieu et pour l'Eglise ;

Martyrs, car ils moururent dans la foi et la piété fervente, comme mouraient les premiers martyrs chrétiens.

Et rien n'a manqué à l'achèvement de leur gloire, pas même l'ignoble insulte des ennemis de Dieu et de son Christ.

Mais sur ce point, ce mot suffit : je veux commander ici la réserve à ma bouche. Je ne puis ni ne dois dire en ce lieu toutes mes pensées : et il ne me convient pas plus d'attrister leur mémoire par des regrets et des larmes indignes d'eux, que par des plaintes trop amères et des malédictions sur ceux qui les immolèrent, ou qui les trahirent, ou qui les insultèrent. Non, je ne suis pas envoyé en ce jour ici pour maudire, mais pour bénir ! Bénir Dieu qui suscite encore parmi nous, à l'honneur, à la vérité, à la justice, de tels vengeurs ; bénir l'Eglise qui inspire encore aux âmes, dans sa détresse, et dans les siècles mêmes les plus amollis, de tels dévouements ; je le dirai même, glorifier la France, qui, lorsqu'il s'agit d'enfanter des héros, ne sera jamais frappée de stérilité ; bénir ces âmes valeureuses qui n'ont pas compté avec leur vie, mais l'ont livrée pour la justice ; bénir enfin la foi, et

toutes les choses grandes et sacrées, pour lesquelles ils moururent ! Heureux, oui, heureux d'un tel trépas, mille fois plus que d'une victoire ! " Vous serez " proclamés bienheureux, car ce qu'il y a encore ici-bas d'honneur et de gloire pure, repose sur vous, " avec la vertu de Dieu."

En un mot, Messieurs, détournant violemment mes souvenirs et les vôtres de toutes les amertumes qui remplissent mon cœur, c'est à l'honneur du sang français et à l'honneur du sang chrétien qui coulait dans leurs veines, que je consacre ces paroles.

I.

Quand on médite sur la magnificence des promesses faites à l'Eglise dans les saintes Ecritures, il semble qu'elle n'ait à attendre ici-bas que des destinées prospères ; que Dieu fera toujours la garde autour de ses remparts et abattra tous ses ennemis ; que les peuples marcheront avec docilité à sa lumière ; que les princes de la terre seront pour elle des amis fidèles ; qu'une éternelle paix régnera dans ses murs. Et toutefois, il n'en a pas été ainsi, et tel ne fut jamais le sens des promesses. Dieu, dans ses profonds conseils, a jugé que l'épreuve, même la plus dure, valait mieux pour l'Eglise qu'une trop longue prospérité ; et la vérité est, qu'ici-bas, si elle règne, ce n'est qu'au prix de la souffrance et de la lutte ; et depuis dix-huit siècles, toujours combattre, toujours souffrir, mais aussi, à la fin, toujours triompher par des coups inattendus, telle est la mystérieuse destinée de cette immortelle Eglise et de ses disciples.

Du reste, le Sauveur le leur avait prédit : " Vous " serez pressurés dans le monde, *in mundo pressuram* " *habebitis* ;" mais aussitôt, de cette même bouche immortelle et avec ce regard divin qui fait tressaillir et relève les âmes, il avait ajouté : " Ayez confiance, " j'ai vaincu le monde, *sed confidite, ego vici mun-* " *dum.*"

Et voilà pourquoi, au milieu des tribulations passagères de l'Eglise, nous ne devons jamais nous abandonner à un lâche découragement, ni jamais oublier sur quel appui se fonde son immuable durée et la nôtre.

Sans doute il y a quelquefois des relâches à ces combats, et l'Eglise semble respirer un instant ; mais il ne faut pas s'amollir dans ces trêves, car la lutte ne tarde pas à recommencer. Et quand l'épreuve devient terrible, quand, selon l'expression des saints Livres, *la fumée monte du puits de l'abîme*, obscurcit la lumière du jour, éteint, en les abaissant, les intelligences les plus hautes, et dans ces ténèbres brise les âmes les plus fortes ; quand, selon une autre étrange parole encore, *il est donné à la Bête de faire la guerre aux Saints et de les vaincre*. Ah ! c'est alors qu'il ne faut pas défaillir et se décourager, car la victoire définitive est certaine ; c'est alors que le chrétien s'élève dans la sublimité de son âme et de sa foi, et commence à espérer, quand il n'y a plus d'espérance : *contra spem in spem.*

Alors s'accomplissent ces prophétiques paroles du cantique inspiré : "O Dieu, vous avez laissé les ténèbres se répandre sur la face de la terre, *posuisti tenebras*, et la nuit épaisse s'y est faite, *facta est nox*. Il y a de quoi trembler pour les habitants de la terre, car, dans cette nuit, les animaux farouches, sortis de leurs forêts et de leurs repaires, vont et viennent çà et là, cherchant leur proie et remplissant tout de leurs mugissements. Mais bientôt le soleil s'est levé, *ortus est sol* ; effrayés du jour, ils s'enfuient et se vont cacher dans leurs tanières, *in cubilibus suis collocabuntur* ;" et alors l'homme, l'homme de bien, rassuré, sort de sa demeure et retourne avec confiance au travail de la Providence jusqu'au soir de sa vie, *exibit homo ad opus suum usque ad vesperum*.

Eh bien ! Messieurs, à l'heure qu'il est, à l'heure où je vous dis ces choses, nous sommes dans un de ces moments douloureux et solennels, dans une de ces grandes épreuves que l'Eglise rencontre au travers de son passage sur la terre.

Je ne vous ferai pas ici la longue histoire de la tribulation présente : qui ne la connaît ! Qui ne sait la suite habile et profonde de toutes les attaques dirigées contre le Siège apostolique, et qu'un dernier attentat, le plus odieux de tous, vient de consommer ! Qui pourrait ignorer toute cette guerre déloyale, avec ses perfidies et ses violences, ses calomnies et ses insultes, les sourdes menées, les provocations ténébreuses, les attaques ouvertes, les trahisons cachées, les délaissements ! Mais je veux détourner les yeux de ce spectacle. Mon cœur, comme dit l'Écriture, se trouve plus à l'aise, avec les morts qu'avec les vivants, *laudavi mortuos magis quam viventes* ; et mon âme attristée de tant de hontes a besoin de se reposer près de la tombe des jeunes héros, qui moururent glorieuses victimes de ces iniquités.

Où, ils furent héroïques, ces nobles gens ; héroïques, quand ils partirent, car ils allaient se dévouer, et ils le savaient ; héroïques, quand ils tombèrent en combattant comme combattent les braves.

Il est vrai, qu'en se dévouant, ils marchaient sur les traces d'un héros. Il est vrai que, le premier, un illustre général, un des plus chevaleresques capitaines de nos grandes armées, avait répondu à l'appel du Pontife délaissé, en lui offrant sa vaillante épée et son nom cher à tous les amis de la valeur guerrière et du nom français ; et cette grande résolution, qui demeurera glorieusement inscrite dans les fastes de l'honneur, dans les annales de l'Eglise et de la Patrie, décida, entraîna tous ces braves jeunes gens : ils suivirent ce grand exemple.

C'était d'ailleurs, il le faut ajouter, le poste le plus périlleux comme le plus noble ; ils le savaient, ils y volèrent : car c'est le péril des grandes causes qui enflamme les grandes âmes. Ils étaient donc de ces âmes généreuses qui aiment à se dévouer au faible et à secourir l'opprimé ; qui ont compris ce secret ignoré des âmes vulgaires, que c'est surtout aux jours de

l'infortune qu'il est beau de faire éclater son amour. Ils avaient vu les maux dont était accablé le Père commun des fidèles, *hi viderunt mala quæ fiebant*. Ils avaient entendu leur père, leur mère, leur pasteur, les amis et les ennemis de cette sainte cause, faire le récit des attentats dont le St. Siège était menacé et frappé ; et alors une flamme de cette ardeur qui avait animé le vieux Mathathias et ses fils, s'alluma dans ces jeunes âmes, et, comme ce héros des anciens jours, chacun d'eux s'écria : "Malheur à moi ! *væ mihi* ! " Ne suis-je donc né que pour voir la désolation de " la cité sainte ? *ut quid natus sum videre contritionem Civitatis Sanctæ*, et demeurer là, pendant ce " temps, assis, tranquille et inutile, sous le toit qui " m'a vu naître, au coin de mon foyer, *et sedere illic* ? " Est-ce donc à cela uniquement que doit servir ma " vie et le sang que m'ont donné mes pères ? Non, " vivre ne suffit pas en un tel temps, il faut savoir " mourir : *Quò ergo nos adhuc vivere ?* "

Et sous ce cri, sous cette impression de leur conscience, dans ce profond tressaillement de leur âme, ils s'en allèrent à la fatigue des armes, aux périls des combats.

Ils étaient jeunes, ils étaient libres ; et ils partirent, laissant là le repos et la sécurité, leurs familles et la patrie, leurs mères, leurs sœurs, tout ce qui attache le cœur de l'homme sur la terre ; que sais-je ? peut-être même les affections les plus délicates et les plus tendres : Dieu a connu tous les sacrifices.

Il y en avait d'autres, parmi eux, qui étaient pères de famille ; les liens les plus forts et les plus chers ne les retinrent pas : ils avaient déjà beaucoup fait pour l'Eglise et pour leur pays, ils ne se crurent pas à cinquante ans le droit du repos ; ils partirent.

Il y eut aussi, disons-le, — ce n'est plus un secret pour la France, — des épouses héroïques qui répondirent, devant de jeunes petits enfants : *Va, si Dieu te met au cœur ce dévouement, pars ; et, s'il le faut, meurs : Dieu nous gardera...* Nobles femmes ! nobles femmes ! vous avez été entendues et obéies !...

Ah ! Messieurs, quand de tels actes, quand de telles paroles sortent des cœurs, quand il y a encore de tels cœurs sur la terre, non-seulement il faut, là, saluer l'héroïsme, mais il ne faut désespérer de rien.

Et cependant, on les raila, on les insulta à l'heure de leur départ ; — faut-il donc que sur cette noble terre de France se rencontrent toutes les extrémités des choses humaines, et à côté des plus grandes noblesses du cœur, des bassesses qui ne se peuvent dire ? — Mais ils ne s'inquiétèrent pas plus des interprétations injurieuses que de la menace des prédictions sinistres.

Ah ! sans doute, ils quittaient tout et n'espéraient rien, quand tant d'autres ne quittent rien et espèrent tout ! Sans doute, selon l'antique devise des *preux*, ils partaient sans espoir comme sans peur : l'un d'eux m'écrivait : " Je pars le 25 pour Rome avec le second " de mes fils, sous-officier exonéré d'un régiment de " chasseurs, et quelques nouveaux volontaires bré-

“ tons. Nous allons offrir notre dévouement à la plus
“ sainte et à la plus désespérée des causes !

“.... J'abandonne ma famille et mes nombreux in-
“ térêts en ce monde, pour suivre la mauvaise fortune
“ de Celui à qui ont été confiées les promesses im-
“ mortelles.”

Ah ! sans-doute, ils parlaient en petit nombre ; ils ne se complèrent pas, et, au jour du combat, ils se trouvèrent *un contre dix*, et quelque fois *deux contre cent*, et ils ne reculèrent point. Et vous, qui vous comptez toujours, qui ne vous décidez à la lutte que quand vous vous sentez *dix contre un*, vous vous étonnez ! Ah ! je le comprends, tout cela déconcerte vos pensées et paraît folie à votre vulgaire égoïsme... Il y a des temps, des atmosphères, où je ne sais quelle vapeur maligne se répand dans les âmes, les pénètre, les amollit, affaisse tous les courages et rend incapable de comprendre le dévouement et le sacrifice.

Et toutefois, je dois l'avouer, l'égoïsme a eu sa part aussi dans ce grand dévouement, et je vais le dire : je ne parle pas seulement de ce grand et sublime égoïsme qui anime les âmes immortelles et les fait tendre à l'éternité : je parle d'un égoïsme qui a son mérite aussi et sa grandeur.

Il y en avait donc, parmi eux, héritiers de grands noms, possesseurs de grandes fortunes, qui n'estimèrent pas que l'oisiveté de leur jeunesse suffisait à l'honneur de leur nom et au mouvement de leur cœur ; cette inutilité sans gloire pesait comme un remords à ces descendants de nos vieilles races ; ils ne savaient comment la secouer. L'appel de Pie IX, l'exemple du général Lamoricière, vint tout-à-coup réveiller leurs âmes. La soif du dévouement, l'amour de la gloire, le besoin d'honorer leur vie, le souvenir de leurs aïeux, la séduction d'une grande action, d'un grand péril, d'une grande mission, s'empara d'eux tout à coup, et ils s'écrièrent : “ Allons recouvrer, avec la piété magnanime des preux, l'antique héritage de leur valeur ! ”

Et ils vinrent de toutes parts, non-seulement du beau pays de France et de toutes nos meilleures provinces, mais de la religieuse Belgique, de la noble Savoie, de la courageuse Irlande, des bords du Rhin, de la Suisse, de l'Allemagne catholique : l'Espagne en envoya aussi en ce moment. Ils vinrent des châteaux et des chaumières ; car je ne veux pas seulement ici répéter les noms connus, les noms illustres ; j'aime et je n'oublie pas les inconnus, ces braves paysans bretons ou irlandais, qui n'auront pas un panégyriste qui puisse les nommer ici-bas, mais dont les noms désormais sont inscrits au livre de vie dans le ciel, *quorum nomina scripta in libro vitæ*, et dans les fastes de l'éternel honneur. Oui, je suis aise de leur rendre cet hommage, et je n'ai pas aujourd'hui de plus douce joie que de ne pas oublier ceux qu'on oubliera peut-être sur la terre.

Mais laissons là mes tristes joies, et élevons encore plus haut nos pensées. Je vous le demande à

tous, ne faut-il pas, comme le dit admirablement quelque part Bossuet, ne faut-il pas qu'il y ait, en ce qui s'appelle devoir et dévouement, un charme bien profond, *une beauté bien exquise*, pour que ces jeunes gens en aient été épris ? Et, comme Bossuet l'ajoutait encore : “ Ne faut-il pas que les grandes âmes aient découvert, aux rayons d'une lumière divine, *un agrément immortel, dans l'honnêteté et la vertu*. “ pour aller s'exposer, je ne dis pas sans crainte, *mais avec joie, à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables*, et quelquefois *à une mort assurée*, “ pour ce qu'on aime, pour la patrie, pour la religion, “ pour les autels ? ”

Ainsi, par un mouvement de foi catholique qui ne s'était pas rencontré depuis longtemps dans l'histoire du Saint-Siège, et qui comptera parmi les plus généreuses inspirations de notre âge, une armée de volontaires catholiques avait été donnée au Saint-Père, non pour attaquer, comme on l'a dit basement, mais pour défendre ; pour défendre chez lui ce qui doit être partout défendu : l'ordre, la paix, la sécurité des populations, la tranquillité des familles... Où est-elle maintenant, cette armée fidèle, cette troupe héroïque ? qu'est-elle devenue ?

Considera, Israël, pro his qui ceciderunt super excelsa tua, vulnerati. Considère, Israël, ceux qui sont morts sur tes hauteurs. Les vaillants, Israël, ont été tués sur tes montagnes. *Inclyti, Israël, super montes tuos interfecti sunt.* Comment sont-ils tombés, les forts ? comment les armes ont-elles été arrachées des mains de ces guerriers ? *Quomodo ceciderunt fortes, et perierunt arma bellica ?* Comment ? Vous allez l'apprendre.

Ah ! je puis raconter leurs malheurs ; car c'est raconter leur gloire ; je puis célébrer leurs désastres, car ils sont plus glorieux qu'un triomphe. Ils succombèrent ; mais ce fut sous le nombre, ce fut par embûche, ce fut après une invincible résistance !

Tout à coup, sans déclaration de guerre, sans aucun des respects qui sont le dernier rempart de l'honneur dans le monde civilisé, comme en pleine barbarie, des masses armées envahissent les provinces pontificales, et aussitôt, à l'improviste, après avoir bien préparé dans l'ombre toute cette glorieuse campagne, marchent sur eux, *perrexerunt ad eos et constituerunt prælium* ; s'emparent des hauteurs, les hérissent de fer et de feu, appréhendent soixante bouches de bronze pour vomir la mort ; et, après s'être ainsi sûrement rangés en bataille, sûrs de leur nombre et de leur position, avec la bravoure qui convient aux guerriers de cette trempe, ils leur crient : “ Eh bien ! “ maintenant encore, nous résisterez-vous ? *resistitis et nunc adhuc ?* ”

Ah ! sans doute, ils résisteront ; car s'ils ne peuvent pas vaincre, ils peuvent mourir ; la mort est la suprême résistance des âmes insurmontables à l'injustice ; et ce cri de l'antique héroïsme sortira de leur poitrine : “ *Moriamur et nos, in simplicitate nos-*

“ *tré* ; oui, mourons tous dans la simplicité de nos âmes ; mourons dans la simplicité et la force invincible de notre cause et de notre droit ; et le ciel et la terre seront témoins contre vous que vous nous écrasez injustement ! *Et testes erunt cælum et terra quod injuste perditis nos.* ”

Au premier bruit de la soudaine invasion, tous les corps dispersés de la petite armée pontificale s'étaient mis en marche. Ancône est le but où ils tendent ; Ancône, le dernier rempart armé de l'Etat romain, le dernier boulevard terrestre de la souveraineté pontificale violée. C'est là qu'ils iront s'enfermer pour prolonger l'honneur de la défense, au prix même de leurs vies. Non moins endurcis à la fatigue que les vieilles troupes les plus aguerries, ils font, nuit et jour, des marches forcées, ces soldats de quelques mois, ces enfants : “ Depuis vingt et un jours, écrit l'un d'eux à sa mère, je n'ai eu pour lit que la terre nue ; mais, grâce à Dieu, je vais bien et suis plein de courage (1) ! ” Et ils allaient et avançaient toujours. Mais vains efforts : les ennemis les ont prévenus : une armée de quarante-cinq mille hommes leur a barré le passage. Sans hésiter ; à l'ordre du vaillant Chef qui ne sut jamais reculer, et qui marche à leur tête, plus fier encore et plus hardi à cette heure désespérée que quand il bondissait parmi la mitraille, sous les murs renversés de Constantine, ils s'élancent et volent en avant !

Voyez-vous ces collines pareilles à des forts, couvertes d'épais bataillons, et garnies d'une artillerie formidable ? C'est par là qu'il leur faut passer, à travers les masses profondes. *Trois fois ils les gravissent à la baïonnette*, enfoncent l'ennemi, conquièrent des positions inexpugnables. Décimés, repoussés, ils reviennent toujours.

Tu les ramenas pour la quatrième fois à la charge, quand tu tombas percé de coups, à la tête de tes braves, noble Pimodan ! Naguère, devant l'éclair de tes regards tu faisais fuir épouvantées les bandes révolutionnaires, et peu de jours encore avant ce combat, croyant, noble illusion ! au secours annoncé, tu disais à ta généreuse compagne tes regrets : “ *A d'autres la gloire et les combats,* ” lui écrivais-tu. Mais tu te trompais ; cette gloire ne devait point te fuir ! Tu tombes, tu meurs, vaillant guerrier, et cette jeune épouse que tu as quittée, et ces petits enfants dont tu es le père, ils ne te verront plus !... Mais elle est digne de toi, cette femme héroïque, et quand la nouvelle de ton glorieux trépas lui arrivera, elle ne pleurera pas comme pleurent les femmes. Vainement prendra-t-on des ménagements pour lui annoncer la fatale nouvelle : “ *Ne lui écrivez-pas, lui dit-on, il est prisonnier...* ” Elle, se détournant, et avec un accent inexprimable : “ *Prisonnier ! dit-elle, c'est impossible... Il est mort... allons à l'Eglise prier pour lui.* ” Et puis tout à coup, comme si le cœur du guerrier eût passé tout entier dans le sien, elle saisit un de ces

petits enfants qu'il lui laisse, et l'élevant entre ses bras vers le ciel, elle s'écrie : “ *Eh bien, toi aussi tu seras soldat !* ”

Et c'est à cette incomparable femme que le triste vainqueur de cette journée, encore étourdi par les fumées de sa gloire, que ce type, allais-je dire, des chevaliers piémontais ; mais non, ce serait leur faire trop d'injure ; c'est à cette femme qu'il écrivait naguère, en lui renvoyant les restes du héros, les paroles que chacun sait ?

Cependant, malgré la mort du vaillant chef, les soldats de l'héroïque bataillon franco-belge continuaient de se battre comme des lions. “ Nous ne pouvions plus vaincre, écrivait l'un d'eux, et nous ne pouvions nous lasser de résister. ” Les Piémontais qui les criblaient de loin “ étaient stupéfaits de leur courage, ” écrit l'un des témoins du combat.

Non, quelle que soit ma douleur, je ne puis me défendre, Messieurs, d'arrêter un moment vos regards et les miens sur cette ferme où se passa l'épisode le plus terrible de ce combat, et dans laquelle les débris de cette héroïque troupe montrèrent par leur indomptable résistance, qu'il y a des âmes à travers lesquelles le fer et le feu, les boulets et la mitraille passent sans les abattre.

Ces glorieux jeunes gens ne pouvaient se résoudre à céder au nombre, à reconnaître la nécessité, à céder des positions si vaillamment conquises, à déposer ces armes qu'ils portaient si bien.

“ Pendant près de cinq heures (c'est l'un d'eux qui parle), nous préférâmes nous faire écharper plutôt que de renoncer à la lutte et à notre cher drapeau (2). Une bombe mit le feu à la maison, tous nous voulions mourir et nous enterrer sous les décombres, mais il fallait sauver nos blessés. Nous ne cédâmes qu'aux flammes (3). ”

Et de ce fier bataillon, de ces trois cents jeunes hommes, il en resta quatre-vingts à peine, blessés et mutilés. Et le soir, le brave commandant, tenant sa tête entre ses deux mains, et versant de généreuses larmes, disait : “ *Pauvre bataillon ! bataillon de héros ! quelle douleur !* ” Et moi j'ajouterai : *Quelle gloire !*

Où plutôt, Messieurs, je ne veux pas exalter plus qu'il n'est besoin cette valeur toute française. En France, tout cela est simple, ordinaire. *Le Français est si à l'aise dans les combats et devant les périls*, qu'on sent bien qu'il est là dans son naturel. Le courage militaire, chez nous, c'est le sublime à l'état vulgaire. En Afrique, en Crimée, en Syrie, en Chine, partout, sur toutes les plages, les Français sont toujours les mêmes. Depuis le siège d'Orléans, pour ne partir que de là, jusqu'à celui de Sébastopol, c'est ainsi que les Français font leur devoir au champ d'honneur ; et quand les héros ne suffisent pas, chez

(2) Cette pauvre maison, ajoutait M. Trévaux du Travail dans un style où je ne me permettrai pas de rien changer, était criblée comme une écumoire.

(3) Lettre de M. Paul Saucet.

(1) Lettre de M. Paul Saucet, jeune volontaire de dix-huit ans.

nous, les héroïnes surviennent, telles Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette... A ces noms glorieux, je ne sais quel sentiment saisit mon âme ; ah ! si avec ces vaillants hommes avaient pu partir les femmes, combien se seraient levées, comme Jeanne d'Arc, contre ces lâches insulteurs, qui n'ont su voir que des étrangers et des mercenaires dans des héros, dont ils ont bien pu écraser les corps, mais dont les âmes victorieuses planeront sur eux éternellement comme un souvenir d'indicible opprobre !

Et que dire maintenant de ceux qui, cernés de toutes parts par l'armée piémontaise, voulaient encore combattre et mourir, et ne capitulèrent qu'en frémissant ? Que dire de ceux qui, épargnés par le fer et le feu, semblent moins s'applaudir d'avoir échappé à la mort que regretter de n'être pas tombés glorieusement, prêts jusqu'à la fin à donner le sang qui leur reste, quand Dieu le voudra ? " Chers parents, écrit l'un d'eux, nous avons offert à Dieu notre vie, et en attendant nous continuons le sacrifice (4). Que dire de ce jeune soldat prisonnier, désarmé et insulté, comme ils le furent tous et trop souvent, et qui écrivait à sa mère : " Si l'on nous insulte encore, si l'on nous crache au visage, eh bien ! nous songerons au Fils de Dieu (5)."

Et que dirai-je des blessés, de la simplicité naïve et joyeuse avec laquelle ils racontent, comme en se jouant, leurs blessures et celles de leurs camarades ? Ecoutez, Messieurs, et dites-moi si, dans les paroles que voici, on ne sent pas la trempe, le bronze d'une grande âme : " La balle m'a frappé et est sortie par le côté droit... — C'est à sa mère qu'il écrivait cela. — Du reste, en allant au combat, je demandai à Dieu de faire mon devoir, et de bien mourir. Depuis ma blessure, je ne crains pas plus la mort que le 18 je n'ai eu peur des balles. En Bretagne, j'aurais peu de chances de mourir dans d'aussi belles conditions pour gagner le ciel. Si je meurs ici, j'espère mourir gaiement. Si l'on entend des cris de douleur dans l'église qui nous sert d'hôpital, on y entend aussi des éclats de joie (6)."

Un autre, parlant du sang froid de ses braves camarades pendant la bataille, disait : " On était gai comme au coin du feu (7)."

Ainsi, Messieurs, ces nobles jeunes gens, combattant le sourire au lèvres, comme dit l'Écriture, les combats d'Israël, commentaient admirablement sans le savoir cette parole de l'historien sacré, et donnaient l'héroïque intelligence de ce texte : *Præliabantur cum lætitiâ prælium Israël*, et la gaieté de l'âge et la joyuseté française ne les abandonnent pas plus en face des douleurs du lit d'hôpital qu'en face des périls des combats.

Ah ! que les glorieux survivants de ces terribles luttes me permettent ici de le leur dire : qu'ils soient toujours semblables à eux-mêmes... et qu'une vie si

noblement commencée s'achève, paisible ou tourmentée, dans la vertu et dans l'honneur. Et quand à vous qui reviendrez vivants, mais blessés et mutilés, vos blessures seront pour vous un signe de gloire, et vous les verrez, soyez en sûrs, éternellement sacrées et respectées dans votre pays.

(A continuer.)

GUÉRISONS

Obtenues par l'intercession de NOTRE-DAME DE PITIÉ, à l'occasion de la Statue miraculeuse, honorée à Montréal.

Il est à regretter que, depuis plus de cinq ans que la statue miraculeuse de Notre-Dame de Pitié est arrivée à Montréal, on n'ait pas recueilli les circonstances particulières de chacune des guérisons et des autres faveurs extraordinaires, qui lui ont été attribuées par la confiance et la piété des fidèles. Elles ont été en très grand nombre et fourniraient déjà la matière d'un volume, si on les eut décrites dans tous leurs détails.

Aujourd'hui ce travail nous est devenu très difficile, pour ne pas dire impossible ; plusieurs de ceux qui ont obtenu ces sortes de faveur étant décédés, d'autres ayant changé de domicile, d'autres, enfin, nous étant tout-à-fait inconnus. Nous donnerons successivement le récit de celles que nous avons pu découvrir ; et nous invitons ici tous ceux, qui auraient connaissance de quelque-une de ces guérisons, à vouloir bien nous en informer, afin qu'elles trouvent leur place dans l'*Echo*. Car ces sortes de récits nous semblent devoir être naturellement répétés par l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal* : attendu que les faveurs dont nous parlons, sont l'effet d'une dévotion qui a pris naissance dans cette paroisse ; et que la statue miraculeuse, qu'on y vénère, en a été l'heureuse occasion.

VIII.—GUÉRISON DE LOUIS LAFLAMME, EN 1855.

Louis Laflamme, né à Montréal le 13 août 1844, et décédé à l'âge de 16 ans, semble avoir été l'un de ces justes que la sagesse divine retire de ce monde dès leur adolescence pour les préserver de la malice du siècle pervers ; et nous devons ajouter qu'à l'exemple de ceux-ci, il fournit une longue carrière dans une vie si courte, à cause des mérites abondants qu'il trouva, dans les nombreuses croix qu'il eût à porter.

Cet enfant avait perdu la vue à l'âge de 7 ans, et depuis il était resté dans cet état de tristes privations, malgré un pèlerinage à Sainte-Anne, sous Québec, où sa mère l'avait fait conduire et l'avait elle-même accompagné. Trois ans après qu'il eut été ainsi privé de la vue, il fut atteint d'une violente affection à la tête, avec des crises fréquentes, qui produisit une paralysie générale. Elle le laissa totalement privé de l'usage de la parole, de celui de ses mains, et en-

(4) Lettre de M. Lodois de Sapineaud.

(5) Le même.

(6) Lettre de M. de Parcevaux.

(7) Lettre de M. Maurice du Bourg.

fin de la marche qui lui devint absolument impossible : ses jambes n'ayant plus aucune sorte de fermeté et pouvant se plier avec une égale facilité dans tous les sens. Il y avait déjà dix mois qu'il était réduit à cette affligeante extrémité, lorsqu'il eut des crises si violentes qu'elles le privèrent, par moment, de l'usage de sa raison et donnèrent les plus vives inquiétudes pour sa vie. Enfin, comme on s'attendait à tout moment à le voir mourir, le Révérend Messire Prévost, prêtre du Séminaire et curé d'office de la Paroisse, lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction.

Dans ces circonstances si affligeantes, deux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, engagèrent Madame Laflamme à recourir à Notre-Dame de Pitié, dont la statue miraculeuse, arrivée récemment de France, commençait à attirer les fidèles pour réclamer sa protection. Elles l'assurèrent que si elle n'obtenait pas pour son enfant une guérison complète, au moins lui procurerait-elle par ce moyen quelque soulagement.

Une neuvaine fut donc commencée à cette intention par Madame Laflamme et par la communauté des Sœurs de la Congrégation. Les deux demoiselles Laflamme, sœurs du malade, prirent part avec ferveur à ces pieux exercices, ainsi que l'enfant lui-même qui comprenait très-bien alors ce que l'on faisait pour lui. Il est même à remarquer qu'il déclara ensuite à ses parents et à d'autres personnes, que, pendant cette neuvaine, la Très-Sainte Vierge l'avait assuré qu'il guérirait de sa maladie, mais que pourtant il resterait aveugle ; sans doute pour le préserver, par cette privation, des dangers qu'il eut pu courir s'il eut recouvré l'usage de sa vue. Pendant cette neuvaine, on récitait chaque jour les *Litanies* de Notre-Dame de Pitié, et en outre Mme Laflamme faisait des onctions sur l'enfant avec l'huile de la lampe. Elle eut aussi la dévotion de faire brûler sept cierges devant la statue miraculeuse, et d'envoyer de l'huile pour la même fin. Le dernier jour de la neuvaine étant arrivé, elle fit porter l'enfant à la Chapelle de la Congrégation, s'y rendit elle-même avec ses deux filles, où elles assistèrent à la Sainte Messe et reçurent la Sainte Communion ; et pendant tout ce temps, l'enfant resta au pied de l'autel, devant la statue, couché sur un oreiller et couvert du voile, qui servait alors de manteau à cette statue miraculeuse.

Ce jour là, il est vrai, on ne vit pas de changement dans son état d'infirmités ; mais trois jours après, vers dix heures du matin : l'enfant, à la grande surprise de sa mère, sauta tout-à-coup hors de son lit, et se mit aussitôt à marcher, quoique avec peine : ce qu'il n'avait pu faire depuis dix mois. En même temps, commençant à reprendre l'usage de la parole, il dit qu'il avait faim, et demanda à manger. Incontinent, il mangea en effet, et avec une facilité qui surprit sa mère et les autres personnes de sa famille, qui se trouvaient présentes. Jusqu'alors, il n'avait pu

prendre ses aliments qu'avec des embarras extrêmes, occasionnés par la paralysie. Mais, dès ce moment, le jeu de la bouche et celui de la langue lui étant rendus, il prit sa nourriture avec une entière facilité, et même, de si bon appétit, que sa mère craignit que la quantité considérable d'aliments qu'il mangea alors, ne lui devint nuisible ; ce qui pourtant n'eut pas lieu.

Enfin, au bout de huit jours d'exercice de la marche et de la parole, il jouit de l'usage complet de toutes ses facultés, à l'exception néanmoins de la vue, dont il resta privé comme auparavant. C'était l'accomplissement de la promesse que N.-D. de Pitié lui avait faite, ainsi que lui-même l'assurait. Depuis ce temps, l'enfant se montra très reconnaissant envers sa libératrice. Souvent il demandait à sa mère de le conduire devant la statue miraculeuse ; et semblait regarder cette sainte visite comme la plus grande consolation de sa vie. Il disait même, dans sa reconnaissance : que si Dieu lui rendait l'usage de la vue, il désirerait de pouvoir être Prêtre, afin d'employer tout ce qu'il aurait de force à faire connaître et aimer Notre-Dame de Pitié.

Après la guérison dont nous venons de parler, il fréquenta assiduellement les catéchismes de la paroisse, pour se préparer à sa première communion. Elle avait été retardée jusqu'alors pour lui, à cause de l'impuissance où il avait été précédemment de se faire entendre ; et il fit cette action avec toute la piété et la ferveur qu'on pouvait espérer d'un cœur aussi reconnaissant qu'était le sien. Depuis cet heureux jour, il ne cessa d'aller, tous les mois, se confesser à l'église de la Paroisse et d'édifier, par la modestie de son maintien et par la piété de ses conversations, toutes les personnes qui avaient l'occasion de le voir, ou de l'entendre. Il continua de la sorte l'espace d'environ cinq ans depuis sa guérison, lorsqu'au mois d'août 1860, il fut repris par ses maux de tête avec plus de force, et succomba après quatre jours de maladie. Il eut le bonheur de recevoir les derniers Sacraments de l'Eglise, qui lui furent administrés par le Rév. Messire Prévost, son confesseur. Après qu'il eut reçu le St. Viatique, il croisa modestement les bras sur sa poitrine ; et alors, son visage prit une expression si profonde et si touchante de foi, de candeur et d'abandon total à Dieu, que tous les assistants en demeurèrent pénétrés et attendris. Il rendit enfin son âme à son Créateur, le 13 du mois d'août, jour anniversaire de sa naissance.

Telle est la déclaration faite par ses père et mère et par ses deux sœurs, le second jour de novembre 1860, en présence de MM. Faillon et Desmazures, Prêtres du Séminaire de St. Sulpice de Montréal ; déclaration qui a été contresignée par le Rév. Messire Prévost, comme ayant eu des rapports habituels avec l'enfant, pendant sa maladie et depuis sa guérison.

| | |
|---------------------|-------------------------|
| EMILIENCE LAFLAMME, | PRÉVOST, P. S. S. |
| EZILDA LAFLAMME, | FAILLON, Ptre., |
| | G. DESMAZURES, P. S. S. |